ALDHELM ou **ADELM** (saint), évêque anglais, né dans le Wiltshire, mort à Dulting en 709. Il était de race royale et il fut élevé en France et en Italie. De retour en Angleterre, il y fonda un monastère dont il fut le premier abbé, fut nommé également le premier évêque de Sherebran et se fit sacrer à Rome par le pape Sergius Ier, dont il eut le courage de désapprouver hautement l'inconduite. Aldhelm, dans un pays de mœurs encore grossières, avait l'esprit très-cultivé. Il connaissait les auteurs anciens, faisait des vers latins, composait des ballades en langue vulgaire, savait jouer de toutes sortes d'instruments. Ce dernier talent était même pour lui un moyen de propagande religieuse. Il faisait de la musique en plein vent, arrêtait ainsi les passants et se mettait ensuite à les prêcher avec beaucoup d'onction. Il poussait si loin l'amour de la privation volontaire, il aimait tant à triompher de la tentation, qu'il faisait coucher à ses côtés une jeune et jolie femme, pour se donner le difficile mérite de vaincre les appétits de la chair. Cette dangereuse épreuve n'est pas un fait unique dans l'histoire ecclésiastique, mais elle n'a pas toujours réussi. Quant à Aldhelm, il sut sans doute en sortir victorieux, puisqu'il a été canonisé. L'Eglise, en effet, honore sa mémoire le 25 mai. Aldhelm avait composé des ouvrages aujourd'hui complétement oubliés. Il avait écrit sur la métaphysique, la morale, l'arithmétique et l'astrologie. Ses traités *De laude virginum, De virginitate, De celebratione paschatis* ont seuls été imprimés (Mayence, 1601).

ALDJAYHÂNY (Ben-Ahmed-Abou-Abd-Allah-Mohammed), géographe arabe, né à Djayhan, dans le Khoraçan, mort vers le milieu du Xe siècle. Il entra dans l'administration et devint gouverneur de province (913). Il aimait beaucoup la géographie, et, pour se procurer des renseignements sur les pays qu'il voulait connaître, il appelait auprès de lui tous les étrangers arrivés dans sa province et les interrogeait sur ce qu'ils avaient vu. Il mettait, du reste, assez de critique dans la comparaison de ces récits souvent contradictoires. C'est ainsi qu'il parvint à rédiger son *Livre des voies pour connaître les royaumes*, qui contient une description détaillée et presque exacte de l'Afghanistan, de la vallée de l'Indus et de l'Indoustan. Il a soin d'indiquer avec précision les ressources de ces pays, car, en musulman zélé, il écrit surtout en vue de la conquête des pays bouddhistes par les sectateurs du Coran.

AL-DJÉZIREH, nom donné par les Turcs à la MÉSOPOTAMIE. V. ce mot, au *Grand Dictionnaire*, tome XI.

ALDOL s. m. (al-dol — rad. *aldéhyde*). Produit de condensation de l'aldéhyde, qu'on appelle aussi ALDÉHYDE-ALCOOL.

ALDRED ou **EALRED**, prélat anglais né dans les premières années du XIe siècle, mort en 1069. Il fut nommé évêque de Worcester en 1046. Edouard le Confesseur le chargea d'une mission importante auprès de l'empereur Henri II, et il obtint en 1060 l'archevêché d'York, tout en conservant l'évêché de Worcester en commende. Après la mort d'Edouard, il se déclara pour Harold; mais, après la fameuse journée d'Hastings, il ne fit aucune difficulté pour couronner Guillaume le Conquérant, lorsque l'archevêque de Canterbury eut refusé de prêter son ministère pour cette cérémonie.

ALDREWALD, moine de l'abbaye de Fleury, né vers 818, mort en 890. Il s'est fait connaître comme historien religieux en publiant une *Histoire des miracles opérés par saint Benoît depuis qu'il avait été transféré du Mont-Cassin à l'abbaye de Fleury*, et une *Vie de saint Aygulphe, abbé de Lérins et martyr*, que Mabillon a reproduite dans ses *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti*.

ALDRIC (saint), prélat français, d'origine allemande, mort en 856. Après avoir été chapelain et confesseur de Charlemagne, il fut nommé évêque du Mans. Il assista aux conciles de Paris et de Tours, en 846 et 849. Il avait composé un recueil de canons, connu sous le nom de *Capitulaires d'Aldric*, mais qui est perdu. On lui a attribué l'introduction des orgues dans les églises, mais l'usage de cet instrument est plus ancien.

ALDRICH (Henri), théologien et musicien anglais, né à Westminster en 1647, mort à Oxford en 1710. Il fut professeur au collége d'Oxford, chanoine de l'église du Christ et docteur en théologie. Il était en même temps musicien et architecte; il fournit le plan de l'église de Tous-les-Saints et composa plusieurs morceaux de musique religieuse. On lui doit, entre autres publications : *Artis logicæ compendium*, des *Eléments d'architecture*, deux traités sur l'*Adoration de Jésus-Christ dans l'Eucharistie*.

ALDRIDGE (Ira), acteur nègre, né dans le Sénégal vers 1805, mort en Pologne en 1867. Il était fils d'un nègre qu'un missionnaire protestant conduisit aux États-Unis, convertit au christianisme et qui, par la suite, remplit les fonctions de pasteur au milieu des nègres esclaves. Elevé par son père, Ira commença l'étude de la théologie; mais bientôt il se prit de passion pour le théâtre et, ayant obtenu de jouer un rôle dans une troupe d'amateurs à New-York, il y obtint un succès éclatant. A la suite de scènes tumultueuses qui suivirent les représentations dans lesquelles paraissait le jeune nègre, la police empêcha de les continuer. Ira Aldridge, ne pouvant plus jouer, voulut voir jouer les autres, et, dans ce but, il se fit admettre comme employé subalterne dans un théâtre. Il avait environ vingt-huit ans lorsque son père, qui n'avait pas renoncé à l'espoir de faire de lui un pasteur, l'envoya en Angleterre pour y continuer ses études de théologie; mais, arrivé à Londres, le goût du théâtre se réveilla en lui avec une nouvelle fougue. Il se mit à apprendre des rôles, ne se rebuta par aucun obstacle et finit par obtenir de paraître sur le théâtre de Covent-Garden dans le rôle d'Othello. Véritable incarnation du More de Venise, Aldridge obtint un succès éclatant et ne fut pas moins bien accueilli en interprétant les rôles du vieux roi Macbeth et du juif Shylock. Après avoir joué à Londres, il donna des représentations dans les principales villes de l'Angleterre, puis dans celles du continent, à Bruxelles (1852), à Cologne, à Berlin, à Pesth, à Vienne (1853), à Saint-Pétersbourg, etc. En 1866, il se rendit en France, mais ne parut sur aucun théâtre de Paris; il se borna à donner quelques représentations à Versailles, où il joua avec des acteurs français pendant qu'il déclamait ses rôles en anglais. Théophile Gautier, qui l'entendit à Saint-Pétersbourg, a dit en parlant de lui : « Nous nous attendions à une manière désordonnée, énergique, fougueuse, un peu barbare et sauvage dans le genre de Kean; mais le grand tragédien nègre, sans doute pour paraître aussi civilisé qu'un blanc, a un jeu sage, classique, majestueux, rappelant beaucoup celui de Macready. Toutefois, il produisait un effet immense et soulevait d'interminables applaudissements. » Cet acteur était bon, généreux, et l'on cite de lui des traits qui lui font le plus grand honneur.

ALDRINGER (Jean), feld-maréchal autrichien, mort en 1634. Après avoir été quelque temps domestique, car il appartenait à une famille très-pauvre du Luxembourg, il s'engagea à Inspruck dans un régiment d'impériaux. Il se fit bientôt remarquer par sa bravoure et par ses talents, et passa par tous les grades jusqu'au plus élevé. Il remplit les fonctions de commissaire général auprès de l'armée de Wallenstein et prit part aux négociations de Lubeck. Dans les guerres d'Italie, il prit Mantoue en 1629. Deux ans plus tard, il fut envoyé en Bavière et prit d'assaut les villes de Landsberg et Gunzbourg; mais il ne put prendre Landshut et il se noya dans l'Isar.

ALDROPHE (Alfred), architecte, né à Paris en 1834. Elève de Bellangé et de l'Ecole nationale de dessin de Paris, il se fit remarquer de bonne heure par sa vive intelligence et fut attaché aux travaux d'architecture du chemin de fer de l'Est. En 1855, M. Aldrophe fut chargé du service de l'aménagement et de l'installation de l'Exposition universelle de Paris, sous la direction de M. Le Play. Cette même année, il devint sous-inspecteur aux bâtiments annexes de l'Hôtel de ville de Paris, et, en 1857, il fut attaché en qualité d'expert au tribunal civil de la Seine. Nommé architecte inspecteur, M. Aldrophe fut chargé de la construction d'une des cinq grandes divisions des nouvelles barrières et entrées de la capitale, sous la direction supérieure de M. Jay. En 1860, le service des travaux d'architecture de Paris ayant été réorganisé, il devint inspecteur de 1re classe. Les services qu'il avait rendus lors de l'Exposition universelle de 1855 lui valurent d'être nommé, en 1862, architecte de la commission française près l'Exposition universelle de Londres et membre du jury. A la suite de cette Exposition, il reçut la croix de la Légion d'honneur (1863). Vers cette époque, l'administration municipale le chargea d'étudier les projets de deux temples israélites qu'elle avait décidé de construire à Paris. Lors de l'Exposition universelle de 1867, M. Aldrophe fut nommé architecte de la commission impériale, membre du jury d'admission, membre du jury international des récompenses et président du jury d'une des sections de l'Exposition. Il dirigea alors les travaux d'installation dans l'enceinte du palais du Champ-de-Mars. Ce fut également lui qui aménagea et décora le palais de l'Industrie aux Champs-Elysées pour la distribution des récompenses. Les nouvelles preuves de haute capacité qu'il donna dans ces circonstances lui valurent la croix d'officier de la Légion d'honneur (1867), ainsi que plusieurs décorations étrangères. En 1871, M. Aldrophe est devenu architecte du XIe arrondissement de Paris. On doit à cet habile architecte plusieurs monuments et un grand nombre d'hôtels particuliers. Nous nous bornerons à citer : le temple consistorial israélite de la rue de la Victoire, édifice construit dans le style romano-byzantin et qui fait le plus grand honneur au goût de M. Aldrophe; la Maison de refuge pour les vieillards et l'Orphelinat fondés par MM. de Rothschild; l'hôtel de M. Thiers, reconstruit en 1871, sur la place Saint-Georges; le magnifique hôtel de M. Gustave de Rothschild, avenue de Marigny, etc.

ALDUABIS ou **ALDUADUBIS**, nom latin du DOUBS, rivière de France.

ALÉA, ancienne ville d'Arcadie, où il y avait trois temples célèbres, consacrés à Minerve Aléa, à Bacchus et à Diane. Pausanias rapporte que, le jour des fêtes de Bacchus, les femmes étaient fouettées dans l'intérieur du temple.

ALÉA, surnom de Junon, adorée à Sicyone. Adraste, roi d'Argos, forcé de fuir sa patrie, se réfugia auprès de son grand-père Polybe, roi de Sicyone, où il fonda les jeux Pythiens et éleva un temple à Junon Aléa (gr. *alein*, fuir). ‖ Surnom de Diane, adorée dans la ville d'Aléa, en Arcadie. ‖ Surnom de Minerve. V. ALÉA, au *Grand Dictionnaire* (tome Ier).

ALEC ou **HALEC** s. m. (a-lèk — mot latin). Mets composé de foies de rougets mêlés à des substances aromatiques. Les Romains trouvaient ce mets délicieux.

ALECTOR, fils d'Anaxagore, roi d'Argos, et père d'Iphis et de Capanée. ‖ Fils de Magnès, qui donna son nom à la Magnésie, et de Naïs. ‖ Père de l'Argonaute Léitus. ‖ Héros argien, qui assista au siége de Thèbes. ‖ Fils d'Epéus, roi d'Elide. ‖ Prince de Sparte, dont la fille épousa Mégapenthès, fils de Ménélas.

ALÉEN, ENNE adj. (a-lé-ain, è-ne). Géogr. anc. Habitant d'Aléa; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les* ALÉENS. *La population* ALÉENNE.

ALEGAMBE (Philippe), jésuite et écrivain religieux, né à Bruxelles en 1592, mort à Rome en 1651. Il enseigna la philosophie au collége de Gratz, puis fut chargé de faire l'éducation du fils du prince d'Eggenberg, avec lequel il visita la France, l'Italie et l'Espagne. Il alla ensuite à Rome, où il fut nommé supérieur de la maison des jésuites et secrétaire du général de l'ordre. Il travailla longtemps à la continuation de l'important ouvrage connu sous le titre de *Bibliotheca scriptorum Societatis Jesu*. Parmi les ouvrages publiés sous son nom, nous citerons : la *Vie de Cardan* (Rome, 1640); *Mortes illustres et gesta eorum qui in odium fidei ab hæreticis vel aliis occisi sunt* (Rome, 1657, in-fol.); *Heroes et victimæ charitatis Societatis Jesu* (Rome, 1658, in-4o).

ALÉIEN (champ), plaine de Lycie où Bellérophon, qui voulait s'élever au delà des astres, avec l'aide du cheval Pégase, fut précipité par Jupiter, et où il erra longtemps, boiteux de sa chute et aveuglé par le feu du ciel.

ALEMAGNAC (Giusto D'), peintre allemand suivant quelques-uns, italien suivant d'autres, et qui vivait au XVe siècle. On lui doit une fresque qui décore un des murs du couvent de Santa-Maria-di-Castello, à Gênes, et qui représente l'*Annonciation*. Les moines de ce couvent ont fait couvrir ladite fresque d'une glace épaisse qui la protége contre les intempéries de l'air.

ALEMAND (Louis-Augustin), avocat et médecin, né à Grenoble en 1653, mort vers 1728. Il avait été élevé dans la religion protestante, mais il abjura en 1676. Après avoir exercé avec succès la profession d'avocat à Grenoble, il quitta cette carrière et se fit recevoir médecin à la Faculté d'Aix; mais il retourna à Grenoble plus tard et reprit sa première profession. Cependant, soit en plaidant, soit en soignant les malades, il trouvait le temps d'écrire des livres de grammaire et d'histoire. On lui doit : *Nouvelles observations* ou *Guerre civile des Français sur la langue* (Paris, 1688, in-12); *Nouvelles remarques de M. de Vaugelas sur la langue française, ouvrage posthume, avec des observations de M..., avocat au parlement* (Paris, 1690, in-12); *Histoire monastique de l'Irlande* (Paris, 1690, in-12); *Journal historique* (Paris, 1694, in-8o).

ALEMANNI ou **ALEMANNO** (Antonio), poëte florentin de la fin du XVe siècle et du commencement du XVIe. Plusieurs de ses pièces, en style burlesque, ont été imprimées avec celles de Burchiello et dans divers recueils, tels que le *Parnasso italiano*. Alemanni a aussi composé une comédie intitulée : *Commedia laquale tratta della conversione di santa Maria Magdalena* (1521).

ALEMANNI ou **ALAMANNI** (Jean-Baptiste), prélat d'origine italienne, né à Florence en 1519, mort en 1581. Venu en France avec son père, il fut nommé aumônier de Catherine de Médicis. Le roi François Ier, dont il sut gagner la faveur, le nomma bientôt son conseiller privé et lui donna l'abbaye de Belleville. En 1555, Alemanni obtint l'évêché de Bazas, qu'il échangea, trois ans plus tard, contre celui de Mâcon. On lui doit la publication d'un poëme italien composé par son père et qui a pour titre : *La Avarchide* (Florence, 1570).

ALEMANNI (Nicolo), antiquaire italien, né à Ancône en 1583, mort à Rome en 1626. Il vint à Rome en 1592, où il fut élevé au collége des jeunes Grecs, puis entra dans les ordres et enseigna la rhétorique et la langue grecque. Il devint, grâce à la protection d'un de ses anciens élèves, secrétaire du cardinal Borghèse, qui ne le garda près de lui que peu de temps et lui fit obtenir, en 1614, une place à la bibliothèque du Vatican. On a de cet érudit le neuvième livre des *Histoires* de Procope, avec notes (Lyon, 1623, 1 vol. in fol.); *Description de Saint-Jean-de-Latran*, ouvrage qui a été publié dans le *Thesaurus antiquitatum latinarum Italiæ*.

ALEMANS, peintre en miniature, qui vivait à Bruxelles dans la première moitié du XVIIIe siècle. Après avoir visité Rome et Florence, il séjourna longtemps à la cour de l'électeur de Bavière, qui était alors gouverneur des Pays-Bas. Ses portraits étaient fort recherchés, et il les faisait payer très-cher.

ALÉMON, un des géants, selon Hygin. ‖ Père de Mycélus, le fondateur de Crotone.

ALENAS s. m. (a-le-nâ). Epée fine et tranchante, un peu plus longue qu'une dague.

* **ALENÇON**, ville de France (Orne), ch.-l. du départ., dans une plaine vaste et fertile, entourée de forêts; pop. aggl., 13,434 hab. — pop. tot., 16,037 hab. Flanquée de cinq faubourgs bâtis sur les diverses routes qui la traversent, Alençon est une ville propre, mais triste et inanimée. Outre l'église Notre-Dame, monument historique que nous avons mentionné au *Grand Dictionnaire* (t. Ier) à l'article ALENÇON, citons encore : l'église Saint-Léonard, édifiée de 1489 à 1505; l'église de Montsort, récemment reconstruite; l'hôtel de ville, bâti en 1783 sur l'emplacement de l'ancien château; l'hôtel de la Préfecture, l'ancienne Intendance, d'un aspect imposant, mais froid. Commerce de chevaux.

— *Histoire*. Alençon fut d'abord la capitale des Aulerques, peuple de l'Armorique. Lorsque les Romains eurent conquis la Gaule, cette ville fut comprise dans la IIe Lyonnaise. Plus tard elle fit partie d'une confédération formée dans le but de se défendre contre les invasions des barbares, puis elle passa sous la domination des Francs et fut comprise dans le royaume de Neustrie jusqu'à l'invasion des Normands en 923. Henri II, roi d'Angleterre, s'en empara en 1136. Après la mort de ce roi, Alençon eut des comtes particuliers, qui reconnaissaient pour souverain tantôt le roi de France, tantôt celui d'Angleterre. En 1525, le duché d'Alençon fut définitivement réuni à la couronne de France. La ville eut beaucoup à souffrir des guerres de religion. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, d'horribles cruautés y furent commises. En 1793, le général Marceau en chassa les Vendéens, qui s'en étaient rendus maîtres. Dans la funeste guerre de 1870-1871, les Prussiens s'emparèrent d'Alençon le 16 janvier 1871, après deux jours de combats soutenus par le général Lipowski, qui avait sous ses ordres 2,000 francs-tireurs et 4,000 mobilisés de la Mayenne et de l'Orne.

Alençon est la patrie de Thomas Cormia, jurisconsulte et historien; du girondin Valazé; de Hébert, procureur de la Commune et rédacteur du *Père-Duchêne*; du médecin Desgenettes, etc.

ALÉNUS, frère naturel de Diomède. Il fut choisi pour arbitre dans le différend qui s'éleva entre le héros et Daunus, roi des Messapiens.

ALÉON, un des Dioscures, frère de Mélampe et d'Emolpe. Quelques savants veulent qu'on lise Alcon.

ALEOTTI (Jean-Baptiste), ingénieur italien, né en 1546, mort en 1636. Il apprit seul toutes les sciences nécessaires pour former un habile architecte, car il débuta dans la vie comme apprenti maçon. Il travailla d'abord pour Alphonse II, duc de Ferrare, puis le pape Clément VII le chargea de construire la citadelle de Ferrare, et le prince Ranuccio lui confia l'érection du grand théâtre de Parme. Aleotti a de plus fourni les dessins de divers monuments à Mantoue, à Modène, à Padoue et à Venise.

Alerte (L'), comédie en un acte, en vers libres, de M. Max Legros (théâtre de l'Odéon, octobre 1876). L'auteur est un débutant dont cette petite pièce est le coup d'essai. Ce n'est d'ailleurs qu'une bluette dont l'intrigue est peu de chose. Il s'agit d'un mari qui a donné pour prétexte à quelque fredaine extraconjugale le désir d'assister à une première représentation à l'Opéra. Madame attend son retour, sans méfiance; mais une de ses amies vient lui faire visite et lui apprend que ce soir il y a relâche à l'Opéra; grande colère de la dame. Monsieur vient enfin et s'étend avec complaisance sur la magnifique représentation qu'il vient de voir; il la raconte par le menu, il fredonne même les principaux airs. C'est un peu trop fort; madame éclate; elle va lui reprocher sa félonie, lorsqu'une sérénade se fait entendre : ce sont les musiciens de l'Opéra qui viennent sous les fenêtres du compositeur, auteur de l'opéra en question et voisin du couple qui se chamaille, jouer les principaux morceaux de la pièce. Il y a bien eu première représentation à l'Opéra; l'amie se trompait; c'est la veille qu'on avait fait relâche. En réalité, monsieur n'y a pas assisté; il a passé sa soirée chez une haute et puissante dame à laquelle il est allé présenter ses hommages; mais du moment que la représentation a eu lieu, l'honneur est sauf, et il en est quitte pour la peur, car il n'avait pas même pris la peine de s'assurer si l'on avait joué la pièce. Cette saynète ne manque pas d'esprit; elle a seulement le tort d'être en vers, et surtout en vers libres, forme aujourd'hui surannée.

ALÈS (Alexandre D'), en latin **Alesius**, théologien protestant, né à Edimbourg en 1500, mort en 1565. Il écrivit d'abord contre Luther; mais ayant voulu convertir au catholicisme un seigneur luthérien, il reconnut lui-même les points faibles de la doctrine qu'il voulait imposer et il fut forcé de se retirer en Allemagne, où il adopta les principes de la Réforme. On lui doit des *Commentaires sur saint Jean*, *Sur les psaumes*, *Sur l'épître aux Romains*, etc.

ALÉSA, ancienne ville de Sicile, sur la côte septentrionale de l'île. La tradition rapporte que, dans le voisinage de cette ville, il y avait une fontaine merveilleuse, dont les eaux s'élevaient en bouillonnant quand on jouait de la flûte sur ses bords.

ALESIES, ancien village de Laconie, ainsi nommé, au rapport de Pausanias, parce que c'est dans cet endroit que Mylès, fils de Lelex, découvrit une meule et apprit aux hommes à s'en servir (gr. *alein*, moudre).

* **ALÉSOIR** s. m. — Encycl. Indust. Les *alésoirs* horizontaux ne sont guère employés que pour l'alésage des petites pièces. Quand on doit aléser de grands cylindres, dont l'épaisseur est nécessairement très-faible relativement au diamètre, le poids seul d'un *alésoir* horizontal suffirait pour déformer la pièce, et les copeaux enlevés par l'*alésoir* ne tardent pas à remplir le cylindre. Ces inconvénients ne se présentent pas avec l'*alésoir* vertical, qui est alors presque uniquement employé.

Quand les trous à aléser ne dépassent pas 0m,015 à 0m,020 de diamètre et 0m,010 à 0m,015 de profondeur, on se sert d'*alésoirs* pleins en acier que l'on fait tourner à la main, soit au moyen d'un vilebrequin, soit au moyen d'un tourne-à-gauche. Les *alésoirs* se trempent au rouge cerise; on les fait ensuite revenir plus ou moins, suivant la nature de l'acier employé et la matière sur laquelle ils sont destinés à agir. Quand les trous prennent de plus grandes dimensions, on fait passer dans ces trous un arbre sur lequel on fixe solidement un ou plusieurs outils, qui n'attaquent la matière que sur une étendue peu considérable. On imprime à l'arbre un mouvement circulaire plus ou moins rapide, et on lui donne en même temps un mouvement très-lent dans le sens de sa longueur. Si l'arbre est bien guidé dans ses coussinets et s'il n'éprouve pas de vibrations, on obtient un alésage aussi parfait que possible. Dans quelques grands *alésoirs* verticaux, une vis placée dans l'intérieur de l'arbre sert à faire descendre le porte-outil à mesure que les parties du cylindre sont suffisamment travaillées; cette vis intérieure est quelquefois remplacée par deux vis placées de chaque côté.

Alessandro Stradella, opéra en trois actes, musique de M. de Flotow; représenté d'abord en langue allemande à Hambourg en 1844, et en italien à Paris le 19 février 1863. La partition est une des plus distinguées de l'auteur de *Martha*. L'ouvrage a été chanté par Naudin, Zucchini, Delle Sedie et Mlle Battu. Cet opéra a aussi été représenté avec succès au Théâtre-Royal de Munich, le 29 septembre 1845.

ALESTAKHRI (Abou-Ishac), géographe arabe, qui vivait dans le Xe siècle et qui est aussi connu sous le nom d'**Alfaressi**. Après avoir voyagé dans les diverses provinces où dominait la religion de Mahomet, il composa un traité intitulé : le *Livre des climats*, où il a décrit tous les pays qu'il avait visités, en commençant par l'Arabie. Chaque contrée donne matière à un chapitre particulier, accompagné d'une carte coloriée. L'ouvrage, sans être parfait, surpassait dans son ensemble tous ceux du même genre qui avaient paru jusqu'alors.

ALÉTÈS, fils d'Egisthe, l'usurpateur du trône de Mycènes. ‖ Un des compagnons d'Enée en Italie. ‖ Fils d'Icarius et de Péribee et l'un des frères de Pénélope.

ALETSCHHORN (pic d'). C'est le plus haut pic des Alpes Bernoises; il a 4,198 mètres d'altitude et il a été gravi pour la première fois en 1859 par M. F.-F. Tuckett. Du sommet, on découvre toutes les montagnes de l'Oberland bernois, la grande plaine de la Suisse limitée par le Jura, le groupe du Bernina, les montagnes des Grisons et du Tyrol, le mont Rose, le massif du mont Blanc. Au premier plan, on aperçoit à ses pieds les glaciers d'Aletsch, dont celui qui occupe le flanc oriental du massif est un des plus vastes de toute la Suisse.

ALETUM (*vicus Aletensis*), ancienne ville de la Gaule, dans l'Armorique, au N.-O. des *Rhedones*. Les Romains y avaient construit une forteresse, dont les ruines se voient encore près du bourg de Saint-Servan, à 4 kilom. de Saint-Malo. L'emplacement où s'élevait cette ville porte en Bretagne le nom de Guich-Aleth.

ALEWI (Alkasim-ben-Mohamed), astronome arabe du VIIIe siècle. On lui doit des tables astronomiques, désignées sous le nom de *Nazm-al-Ikd*, où l'on trouve des calculs sur la précession et la retardation des corps célestes.

ALEXANDER (sir James-Edouard), officier et voyageur anglais, né en 1803. Tout jeune, il servit dans les Indes, puis il prit part aux guerres de Birmanie (1825), de Turquie (1829), de Portugal (1834) et fit ensuite un voyage de découverte dans l'intérieur de l'Afrique. Envoyé au Cap de Bonne-Espérance, il y devint aide de camp du gouverneur, Benjamin d'Urban, épousa en 1837 la fille d'un inspecteur général du Cap et fut attaché en 1849 à l'état-major du général Rowan, commandant en chef des troupes anglaises du Canada. Pendant son long séjour dans l'Amérique du Nord, M. Alexander explora les forêts du Nouveau-Brunswick. Il était colonel lorsqu'il fut envoyé, à la tête du 14e régiment d'infanterie, en Crimée (1854), et il prit une part active au siége de Sébastopol. Depuis lors, il est parti dans la Nouvelle-Zélande, où il fut chargé en 1862 de combattre les Maoris, population indigène qui s'était soulevée contre les Anglais. On lui doit plusieurs ouvrages : *Voyage de l'Inde en Angleterre* (Londres, 1827); *Voyages à travers la Russie et la Crimée* (Londres, 1830); *Esquisses transatlantiques* (Philadelphie, 1833, 2 vol. in-8o); *Esquisses sur le Portugal* (Londres, 1835, in-8o); *Expédition de découverte dans l'intérieur de l'Afrique* (Londres, 1838, 2 vol. in-8o); *Episodes de la vie d'un soldat* (Londres, 1857, (2 vol. in-8o); *Incidents de la dernière guerre contre les Maoris* (Londres, 1863), etc.

ALEXANDERSBAD, ville de Bavière, au pied des monts Kœsseine. Une source d'eau minérale y fut découverte en 1731, et le margrave Alexandre y fonda, en 1782, un établissement de bains devenu célèbre.

ALEXANDRA, planète télescopique découverte par M. Goldschmidt.

ALEXANDRE, fils de Priam. V. PÂRIS.

* **ALEXANDRE II**, empereur de Russie. — Après avoir fait étouffer dans des flots de sang l'insurrection polonaise (1862-1863), le czar parut, pendant quelque temps, vouloir adopter envers ce malheureux pays une politique moins rigoureuse. En 1864, il autorisa les Polonais qui s'étaient réfugiés à l'étranger, et qui n'étaient pas frappés de la peine capitale, à rentrer dans leur patrie, supprima les châtiments corporels, permit l'usage de la langue nationale, etc.; mais l'année suivante, renonçant à l'espoir de voir les Polonais se soumettre docilement au joug de la Russie, il commença à adopter un nouveau système, consistant à faire passer peu à peu la possession du sol entre les mains des Russes. C'est ainsi que, d'une part, il défendit aux Polonais d'acquérir dans leur pays des fiefs seigneuriaux et que, de l'autre, il fit vendre à des Russes les biens qui avaient été séquestrés (1865), et, pour engager ces derniers à s'établir en Pologne, il conféra la noblesse à tout bourgeois russe qui y achèterait un de ces biens (1866). Toujours dans le même but, il ordonna que la langue officielle serait la langue russe. Cette même année 1866, il fit comprimer une nouvelle révolte qui avait éclaté en Sibérie, et à la tête de laquelle se trouvaient les Polonais déportés. Le 16 avril, un nommé Dimitri Kora-Kosow tira sur l'empereur un coup de pistolet; mais il le manqua, grâce à un paysan, nommé Komissarow, qui détourna à temps le bras du meurtrier. Lors de la guerre qui eut lieu à la même époque entre l'Autriche et la Prusse et qui se termina par la bataille de Sadowa, l'empereur Alexandre conserva la neutralité, comme il l'avait fait en 1859, pendant la guerre entre l'Autriche, la France et l'Italie. Toutefois, il prit l'attitude d'une neutralité armée et se servit d'une partie des armements qu'il avait faits pour envoyer une expédition dans le Turkestan, contre l'émir de Boukhara, qu'il parvint à réduire deux ans plus tard.

Au commencement de 1867, l'empereur de Russie céda aux Etats-Unis l'Amérique russe moyennant 35 millions. Au mois de février, il supprima le conseil d'Etat de Pologne et chargea le ministre de l'instruction publique de Saint-Pétersbourg d'avoir la haute main sur l'instruction dans ce pays. Peu après, il se rendit à Paris pour visiter l'Exposition universelle. Dans une visite qu'il fit au Palais de justice, il fut accueilli par des cris de « Vive la Pologne! » Le 9 juin 1867, il traversait en voiture le bois de Boulogne avec Napoléon III, lorsqu'un jeune Polonais, Berezowski, tira sur lui un coup de pistolet sans l'atteindre. Cette même année, il fit recueillir par une flotte russe les insurgés crétois qui, poursuivis par Omer-Pacha, s'étaient réfugiés dans les cavernes de la côte, et les fit conduire en Grèce (juillet). Quelques mois auparavant, en avril, il avait publié un ukase par lequel il ordonnait d'élever dans la religion grecque-russe les enfants issus d'un mariage russe. En outre, il supprima le diocèse catholique de Kamiesch et interdit aux évêques catholiques russes de communiquer avec le pape.

Alexandre II, qui, en 1864, avait pris l'initiative des conférences de Genève, ayant pour objet d'amener une convention internationale relative aux secours à donner aux blessés en temps de guerre, prit en 1868 l'initiative de nouvelles conférences diplomatiques, dont le but était d'obtenir l'interdiction des balles explosibles dans les guerres européennes. Au mois d'avril 1868, il supprima par un ukase le royaume de Pologne, qu'il divisa en provinces incorporées à l'empire, puis il interdit aux Polonais et aux Polonaises de porter certaines parties de leur costume national. En 1869, le czar s'occupa d'une façon toute particulière de mettre en état les places fortes frontières de l'ouest et du sud. Il eut à comprimer les troubles qui éclatèrent à l'université de Saint-Pétersbourg, poursuivit son œuvre de russification des catholiques et des juifs et ordonna, au printemps de 1869, de faire refouler dans l'intérieur de l'empire tous les juifs qui s'étaient fixés le long du Pruth jusqu'à 50 kilom. de distance. A la même époque, il fit de louables efforts pour propager l'instruction primaire. Le 29 mai 1869, il sanctionna un arrêté du conseil de l'empire, ayant pour objet de répandre l'instruction primaire parmi les classes agricoles dans les trente-trois gouvernements auxquels avait été appliqué le règlement du 1er janvier 1864 sur les institutions provinciales. En même temps, il s'occupa activement de donner à l'armée un nouvel armement et d'accroître ses forces navales. Au mois de novembre, il fit un brillant accueil au général Fleury, nommé ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, ce qui fit croire aux gens prompts à s'illusionner à une alliance franco-russe contre la Prusse, dont les agrandissements considérables, par suite de la guerre de 1866, commençaient à prendre un caractère menaçant; mais quelques jours plus tard, le 8 décembre, à l'occasion de l'anniversaire de la fondation de l'ordre de Saint-Georges, le czar fit une manifestation éclatante en faveur du roi de Prusse, son oncle. Ce même mois, la police découvrit un vaste complot qui devait éclater le 19 février 1870, jour anniversaire de la fête de l'empereur et de l'abolition du servage. Cette vaste conspiration, qui étendait ses ramifications dans les principales villes de l'empire, était dirigée par un comité occulte, à la tête duquel se trouvait, disait-on, Bakounine, résidant alors en Suisse. D'après l'accusation, les conjurés, profitant du mécontentement des paysans, voulaient les faire soulever, dans le but de massacrer l'empereur, les nobles, les partisans du régime autocratique et les Allemands. De nombreuses arrestations furent opérées parmi les étudiants, notamment parmi ceux d'Odessa, qui avaient voulu, dit-on, faire périr le czar à son retour de Livadia, en enlevant les rails du chemin de fer. Ce procès, dont l'instruction fut secrète, se termina en 1870 par de nombreuses condamnations.

Au début du conflit diplomatique qui eut lieu en juillet 1870 entre la France et la Prusse, à l'occasion de la candidature du prince de Hohenzollern au trône d'Espagne, M. de Bismarck obtint du czar qu'il conserverait la neutralité si la guerre éclatait, et, en échange de cette neutralité, il promit au prince Gortschakoff de laisser la Russie libre de modifier à son avantage les conventions du traité de Paris sur la question d'Orient. Après la chute du gouvernement aussi inepte que coupable qui, sans alliance, venait de jeter la France dans la plus terrible succession de désastres, M. Thiers fut chargé par le gouvernement de la Défense nationale d'une mission auprès des grandes puissances, dans le but d'obtenir une intervention utile en faveur de la paix. Il arriva en octobre 1870 à Saint-Pétersbourg et obtint une audience du czar. Alexandre II, tout en lui affirmant qu'il n'interviendrait pas par les armes en faveur de la France, se déclara prêt à lui donner son appui dans les négociations à entamer avec la Prusse, lui promettant, en outre, de faire son possible pour que la France fît en territoire et en argent les moindres pertes possibles. Enfin, l'empereur Alexandre fit demander au roi Guillaume, à Versailles, la faculté pour M. Thiers d'entrer à Paris pour se procurer le pouvoir de signer un armistice, qu'il irait ensuite négocier à Versailles même. Comme on le sait, cette tentative de négociation de paix échoua. L'empereur Alexandre, jugeant le moment opportun pour mettre à néant les clauses du traité de Paris qui lui étaient contraires, fit adresser par son ministre Gortschakoff, le 31 octobre 1870, une circulaire diplomatique dans laquelle il déclarait que la Russie ne se regardait plus comme liée par les engagements de 1856s. La France étant en ce moment écrasée, l'Angleterre se trouvait dans l'impossibilité complète de s'opposer aux exigences du czar. Un congrès fut tenu à Londres, en l'absence du représentant de la France, et Alexandre II obtint, par la convention du 23 mars 1871, tout ce qu'il demandait. Le czar, qui devait à la Prusse d'avoir pu déchirer le traité de Paris, félicita chaleureusement son oncle, le roi Guillaume, de ses victoires et s'empressa de lui reconnaître le titre d'empereur d'Allemagne. Il saisit l'occasion de la fête de l'ordre de Saint-Georges pour porter un toast à l'empereur Guillaume. « Je désire et j'espère, dit-il, voir durer dans les âges futurs l'amitié cordiale qui nous unit, ainsi que la fraternité guerrière des deux armées, fraternité qui a commencé depuis de longues années; j'y vois la meilleure garantie de la paix et de l'ordre légitime en Europe. » Grâce à l'habile politique de M. de Bismarck, une alliance complète s'était faite entre les cours de Berlin et de Saint-Pétersbourg, en vue du maintien des avantages acquis par la guerre de 1870. Le chancelier de l'empire d'Allemagne voulut, en outre, rallier l'Autriche à cette politique, qui avait pour but le maintien de la paix et l'annihilation de la France, réduite à une impuissance définitive et menacée d'un écrasement total si elle entreprenait jamais de reconquérir ses provinces perdues. Ce fut pour cimenter la triple alliance que le czar se rendit, le 5 septembre 1872, à Berlin, où, pendant plusieurs jours il eut de longs entiens avec les empereurs d'Allemagne et d'Autriche. Au mois de juin de l'année suivante, il fit un voyage à Vienne, où il fut l'objet d'attentions et d'égards tout à fait extraordinaires. Cette même année 1873, Alexandre II envoya une nouvelle expédition en Asie, expédition dirigée contre le kan de Khiva et qui eut pour résultat de rendre encore plus menaçant pour l'Angleterre le développement de la puissance russe en Asie. Le 1er janvier 1874, il réorganisa par un ukase l'armée russe et rendit le service militaire obligatoire pour toute la population masculine, sans distinction de race. Quelques jours après, il réorganisa l'administration et la surveillance des écoles populaires. Au mois de juillet, il prit l'initiative d'un congrès qui se réunit à Bruxelles, avec mission de chercher les moyens d'adoucir les fléaux de la guerre. Cette même année, il se rendit à Berlin et de là passa en Angleterre (mai 1874) pour y voir sa fille, qui avait épousé le duc d'Edimbourg, un des fils de la reine Victoria. A son retour, il s'arrêta de nouveau à Berlin, où il revint encore au mois de mai de l'année suivante. A cette époque, les relations diplomatiques étaient très-tendues entre les cabinets de Versailles et de Berlin, et l'on put craindre un instant une agression menaçante de la part de la Prusse; mais le czar, dit-on, intervint en faveur de la paix, et grâce à lui l'éventualité d'une nouvelle guerre fut écartée. L'insurrection de l'Herzégovine et de la Bosnie qui eut lieu en 1875 vint mettre de nouveau à l'ordre du jour la question orientale, qui devait bientôt prendre un caractère menaçant. Le czar se joignit à l'Autriche et à la Prusse pour demander à la Turquie des réformes nécessaires, toujours promises et toujours ajournées. Au commencement de 1876, le bruit courut que, la santé de l'empereur s'étant depuis longtemps altérée, il avait résolu d'abdiquer; mais il n'en fut rien. Alexandre II fit, au mois de mai 1876, un nouveau voyage à Berlin. Au mois de juillet suivant, il eut avec l'empereur d'Autriche une entrevue à Reichstadt, dans le but de s'entendre sur la conduite à tenir dans les affaires d'Orient, qui s'étaient singulièrement compliquées par suite de la guerre de la Serbie et du Monténégro contre la Turquie et des massacres de Bulgarie. Les deux empereurs décidèrent d'adopter le principe de non-intervention pour le moment actuel, se réservant d'agir après entente avec les grandes puissances, si les circonstances en démontraient la nécessité. L'empereur Alexandre se rendit à Livadia pour y passer la saison. Tout en protestant de ses intentions pacifiques, il laissa des officiers et des soldats russes prendre du service dans l'armée serbe et y exercer une influence prépondérante. Après l'échec subi par les Serbes devant Alexinatz (1er septembre), il envoya le maréchal Manteuffel en mission à Berlin, puis il dépêcha le général Soumarokoff à Vienne pour demander à l'empereur d'Autriche qu'il intervînt par les armes, de concert avec lui, en Turquie, afin d'imposer la paix à la Porte et de la contraindre à exécuter les réformes promises. Le gouvernement autrichien refusa de prendre part à une intervention armée et proposa la réunion d'un congrès. Tout en continuant d'affirmer son intention de concourir à la paix sans compliquer la question de vues personnelles, le czar a mis son armée sur pied de guerre et tout préparé pour qu'elle fût prête à entrer immédiatement en campagne.

Dans une allocution qu'il prononça à Moscou le 10 novembre, le czar déclara que, si la Porte ne faisait pas droit à ses demandes en ce qui concernait le sort des chrétiens, il en appellerait au sort des armes; ce discours produisit en Europe une sensation d'autant plus vive qu'en ce moment même M. Disraeli prononçait à Londres un discours non moins belliqueux. Un instant on put craindre que la guerre n'éclatât. Par bonheur, les grandes puissances avaient décidé qu'elles enverraient à Constantinople des ministres plénipotentiaires pour négocier un accord avec la Porte. Pendant les conférences, qui durèrent du 23 décembre 1876 au 20 janvier 1877, le czar parut revenir à des sentiments plus pacifiques; l'effervescence belliqueuse qui régnait en Russie s'était à peu près calmée, et, après l'échec des négociations, l'empereur Alexandre se borna à faire adresser aux puissances, par son chancelier, une circulaire qui permettait d'espérer que, pour un temps plus ou moins long encore, la question d'Orient ne serait pas tranchée par les armes.

L'empereur Alexandre II a épousé, le 28 avril 1841, la princesse Maximilienne-Wilhelmine-Auguste-Sophie-Marie de Hesse, née le 8 août 1824 et fille du grand-duc de Hesse, Louis II. En se mariant, elle prit les noms de Marie-Alexandrovna. De ce mariage, le czar a eu plusieurs enfants : 1o ALEXANDRE, grand-duc héritier, né le 10 mars 1845, marié le 9 novembre 1866 à la princesse Marie-Sophie-Frédérique Dagmar de Danemark, née en 1847; 2o le grand duc WLADIMIR, né en 1847, marié en 1874 à la princesse Marie de Mecklembourg, née en 1854; 3o le grand-duc ALEXIS, né en 1850; 4o la grande-duchesse MARIE, née en 1853, mariée en 1874 au prince Alfred d'Angleterre, duc d'Edimbourg; 5o le

grand-duc SERGE, né en 1857, et le grand-duc PAUL, né en 1860.

ALEXANDRE, prélat anglais, né à Blois, mort en 1147. Elevé par son oncle, Roger, évêque de Salisbury, il devint évêque de Lincoln en 1123. Il excita les défiances du roi Etienne, qui confisqua ses propriétés et vint même l'assiéger dans son château de Newmark. En 1142, Alexandre fit un voyage à Rome et en revint avec le titre de légat et la mission d'assembler un synode. Il aimait beaucoup le faste, et saint Bernard lui en fit des reproches publics. Il fit reconstruire la cathédrale de Lincoln, qui avait été détruite par la foudre.

* **ALEXANDRE** (Charles). — Il est mort à Paris en 1871. En 1857, il avait succédé à Boissonade comme membre de l'Académie des inscriptions. Outre ses *Dictionnaires*, si connus, on lui doit une excellente édition des *Oracula sibyllina* (1841-1856, 2 vol. in-8°, en 3 parties), et il a donné, dans la *Bibliothèque latine* de Lemaire, la partie de l'*Histoire naturelle* de Pline qui a trait à la cosmologie.

ALEXANDRE (Constant-Adolphe), magistrat français, né à Amiens en 1797. Il étudia le droit, se fit recevoir avocat, puis entra dans la magistrature. Après avoir rempli divers postes judiciaires, il est devenu successivement vice-président du tribunal de la Seine, conseiller à la cour d'appel de Paris et président de chambre. On lui doit quelques travaux sur des matières historiques et judiciaires; mais il est surtout connu par deux traductions fort remarquables, celle du *Traité de la preuve en matière criminelle*, par Mittermaier, et la traduction de l'*Histoire romaine* de Mommsen (Paris, 1863-1872, 8 vol. in-8°).

ALEXANDRE (Charles), écrivain et homme politique français, né à Morlaix (Finistère) en 1821. Attaché de bonne heure aux idées républicaines, il collabora en 1848 à l'*Evénement* de Victor Hugo, se lia avec Lamartine, dont il fut le secrétaire de 1849 à 1852, et fut à cette époque un des rédacteurs du *Pays*, journal alors dirigé par l'illustre poëte. Sous l'Empire, M. Alexandre vécut dans la retraite, consacrant ses loisirs aux lettres et à la poésie. Il publia, notamment, les *Espérances* (1852), recueil de vers; les *Grands maîtres*, poésies (1860, in-12); le *Peuple martyr* (1863, in-12), en vers; des biographies de Ch. Cornic, de Daumesnil, etc. Sa fidélité à ses convictions républicaines lui valut d'être nommé, le 8 février 1871, député de Saône-et-Loire à l'Assemblée nationale par 67,454 voix. M. Alexandre alla siéger dans les rangs des républicains modérés. Il vota pour la paix, pour la loi sur les conseils généraux, pour le retour de l'Assemblée à Paris, contre l'impôt sur le chiffre des affaires, etc., appuya la politique de M. Thiers, pour lequel il vota le 24 mai 1873. M. Alexandre fut un adversaire constant du gouvernement de combat, qui se proposait de rétablir la monarchie et de supprimer toutes les libertés. Il vota contre le septennat (19 novembre 1873), contribua à la chute de M. de Broglie (14 mai 1874), appuya les propositions Périer et Maleville (juillet 1874), vota pour la constitution du 25 février 1875, contre la loi sur l'enseignement supérieur, etc. M. Alexandre n'a pris que rarement part aux discussions de la Chambre. Il ne s'est pas représenté aux élections du 20 février 1876 et est rentré dans la vie privée.

ALEXANDRE (Edouard), fabricant d'instruments de musique, né à Paris en 1824. Il avait vingt ans lorsque son père, après lui avoir fait apprendre la fabrication des orgues, l'associa à la direction du grand établissement qu'il avait fondé en 1829. M. Alexandre père avait précédemment inventé le sonore accordéon et un instrument à deux jeux. M. Edouard Alexandre, de concert avec son père, créa le piano-orgue, le piano Listz et l'orgue mélodium ou orgue Alexandre (v. ORGUE ALEXANDRE), qui est répandu aujourd'hui dans le monde entier, grâce à la modicité de son prix. Pour fabriquer en grand ses orgues à anches libres et ses mélodiums à 100 francs, MM. Alexandre ont fondé à Ivry, en 1858, un établissement modèle qui compte un grand nombre d'ouvriers. La maison Alexandre a obtenu une mention honorable en 1829, une médaille de bronze en 1844, une médaille d'argent en 1849 et la médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855, et M. Edouard Alexandre a été décoré de la Légion d'honneur en 1860. On possède, sous le nom de M. Alexandre : *Méthode pour l'accordéon* (1839); *Notice sur les orgues mélodiums d'Alexandre et fils* (Paris, 1844, in-4°).

ALEXANDRE JEAN Ier, prince de Moldavie et de Valachie. V. COUZA, dans le *Grand Dictionnaire* (tome V).

ALEXANDRE KARAGEORGEVITCH, prince de Serbie, né en 1806. Il est fils du célèbre Czerni ou Kara-Georges, qui prit une grande part à l'indépendance de la Serbie et périt assassiné en 1817. Alexandre passa la plus grande partie de sa jeunesse en Bessarabie, puis en Valachie. Après l'arrivée au pouvoir de Michel Obrenovitch (1839), il put rentrer en Serbie et gagna la sympathie du jeune prince, qui le nomma son aide de camp. Michel Obrenovitch ayant été renversé en 1842, une assemblée nationale proclama prince de Serbie le fils de Kara-Georges (septembre 1842). Le gouvernement turc, très-hostile aux Obrenovitch, s'empressa de le reconnaître; mais le gouvernement russe protesta, et ce ne fut qu'à la suite d'une nouvelle élection, qui eut lieu le 15 juin 1843, en présence de commissaires de la Porte et de la Russie, qu'Alexandre fut définitivement reconnu. Le prince de Serbie s'attacha à encourager l'industrie et le commerce, fit percer des routes qui ouvrirent des débouchés aux produits du pays, apporta d'importantes améliorations dans l'instruction publique, créa une école militaire, une école d'agriculture, une école des arts et métiers, deux lycées, etc. Lors de la guerre d'Orient en 1853, le parti national poussa le prince Alexandre à se soulever contre la Porte; mais celui-ci, qui avait trouvé un appui constant à Constantinople, refusa de se prononcer pour la Russie, garda la neutralité et reçut du sultan Abd-ul-Medjid un firman qui confirmait tous les priviléges accordés à la Serbie. Dans le traité de Paris (30 mars 1856), les grandes puissances garantirent l'existence de la Serbie et son indépendance réelle. Cependant le vieux prince Miloch avait profité du mécontentement provoqué dans la population par l'attitude du prince Alexandre à l'égard de la Turquie, envoyé des agents en Serbie et préparé un complot pour renverser ce dernier. Ce complot fut découvert. Parmi les personnages les plus importants qui s'y trouvèrent compromis, on comptait le président du sénat, Stefanovitz, et le président de la cour de cassation, Sveko Raïovitz. Ils furent l'un et l'autre condamnés à la peine capitale, et six autres accusés se virent frappés de la peine des travaux forcés à perpétuité. L'opinion publique, très-surexcitée, se prononça contre l'excessive sévérité de ces peines, et, sur la demande des consuls de Russie et de France, il fut sursis à l'exécution. Un conflit ne tarda pas à se produire entre le prince et la Chambre des représentants, qui exigea son abdication. Sa déchéance ayant été proclamée le 22 décembre 1858, le prince Alexandre se rendit en Autriche avec sa famille, pendant que le vieux Miloch redevenait prince de Serbie. Depuis dix ans, Alexandre Karageorgevitch vivait dans l'exil, lorsque, le 10 juin 1868, le fils et successeur de Miloch, le prince Michel, fut assassiné dans le parc de Topchidere. Les assassins déclarèrent qu'ils avaient agi à l'instigation d'Alexandre Karageorgevitch, désireux de remonter sur le trône de Serbie. Mais les Chambres, d'accord avec la population indignée, renouvelèrent les décrets de déchéance qui frappaient Karageorgevitch et appelèrent au trône le jeune prince Milan, neveu du prince Michel.

Pendant la guerre que la Serbie déclara à la Turquie en juillet 1876, Karageorgevitch a adressé aux Serbes une sorte de manifeste qui est resté sans écho dans le pays.

ALEXANDRE DE L'ISLE, chroniqueur du XIIIe siècle. Il descendait d'une famille noble, dont le domaine était dans le voisinage de Hildesheim, et il se fit moine dans l'abbaye de Corbie ou Corvey, en Westphalie. Il continua le *Breviarium rerum memorabilium*, qu'avait commencé Isibord ab Amelungen, moine de la même abbaye, et qui fut publié par Paullini dans les *Acta curiosorum naturæ* (1686, in-4°). Ce livre, qui peut être considéré comme un curieux spécimen de l'état des esprits pendant le moyen âge, est rempli d'histoires merveilleuses, dans le genre de celle que nous allons citer : « L'abbé de Corbie, voulant un jour se laver les mains, tira son anneau de ses doigts, et un corbeau apprivoisé, qui se trouvait là, déroba l'anneau. L'abbé, après avoir fait d'inutiles recherches pour découvrir celui qui avait volé l'anneau, frappa d'excommunication le voleur inconnu. A partir de ce moment, le corbeau devint triste, languissant, et il dépérissait de jour en jour. Un domestique eut alors l'idée que le corbeau était le voleur, et que l'excommunication prononcée par l'abbé était peut-être l'unique cause de son dépérissement; il chercha, et il trouva la bague dans le nid de l'oiseau. Alors l'abbé leva l'excommunication, et le corbeau redevint vif et alerte comme auparavant. »

ALEXANDREA, dans la géographie ancienne, montagne de la Mysie, qui faisait partie du mont Ida, en Asie Mineure. Elle tirait son nom d'Alexandre Pâris, qui, suivant la Fable, jugea en cet endroit la querelle des trois déesses Junon, Pallas et Vénus, qui se disputaient le prix de la beauté.

ALEXANDRI (Basile), poëte roumain, né en 1821. Il commença à Jassy ses études, qu'il alla continuer à Paris en 1825. Là, il se fit recevoir bachelier, s'occupa de droit et de médecine, puis voyagea en Italie et revint en Moldavie en 1839. M. Alexandri s'adonna alors à des travaux littéraires, écrivit des nouvelles, des poésies, collabora à la revue intitulée la *Dacie littéraire* et fit partie d'un groupe de jeunes gens qui résolut de régénérer la littérature nationale en y introduisant les idées et les formes nouvelles de la littérature de l'occident de l'Europe. En 1844, il prit avec deux de ses amis la direction des deux théâtres de Jassy, où il fit représenter des pièces de sa composition, dont le succès fut éclatant. A la même époque, il fonda le *Progrès*, revue littéraire et scientifique, dont les idées larges et hardies déplurent au prince Stourdza, qui la supprima au bout de quelques mois. Quelque temps après, M. Alexandri visita la Syrie, la Grèce, le nord de l'Italie, puis revint en Moldavie. Au mois d'avril 1848, il prit une part active au mouvement populaire qui se produisit à Jassy. Forcé de quitter cette ville, il retourna à Paris et publia dans les journaux plusieurs articles, dans lesquels il défendit avec autant de vigueur que de talent la cause des Principautés danubiennes. De retour dans son pays, M. Alexandri reprit ses travaux littéraires et fonda en 1855 la *Roumanie*, revue qui ne tarda pas à être supprimée. Il était à cette époque un des membres les plus actifs du parti national, dont les efforts tendaient à réunir les deux principautés de Valachie et de Moldavie, et ce fut pour propager cette idée qu'il composa, en 1856, son chant national intitulé la *Hora de l'union*. Ayant hérité de la fortune de son père, il fut le premier qui donna l'exemple, bientôt suivi, d'affranchir tous les serfs de ses domaines. Lors des événements de 1857, il fit partie du divan *ad hoc* de Moldavie, chargé d'établir les bases d'une nouvelle constitution du pays, et contribua l'année suivante à l'élection de Couza, qui parvint à réunir en un seul groupe les deux principautés, sous le nom de Roumanie.

Indépendamment d'un grand nombre d'articles politiques et littéraires, on doit à M. Alexandri des pièces de théâtre, intitulées : *Jassy en carnaval*, *Georges de Sadagoura*, la *Noce villageoise*, la *Pierre de la maison*, *Mme Kiritza en province*, *Mme Kiritza à Jassy*, etc., pièces qui ont été réunies sous le titre de *Répertoire dramatique* (1852, in-8°); *Ballades populaires de la Roumanie* (1852-1853, in-8°), traduites en partie en français par l'auteur (Paris, 1855); le *Collier littéraire* (1857), recueil de poésies et d'études; les *Doïnas* (1853, in-8°), recueil de vers, qui a été traduit en français par M. Voïnesco (1853), etc.

Alexandri Aræ, nom donné, dans l'antiquité, à des autels élevés sur les bords du fleuve Hyphasis (aujourd'hui Beyah, dans l'Indoustan), en l'honneur d'Alexandre le Grand, et qui marquaient l'endroit où finissaient ses conquêtes. Ce monument devait être situé dans les environs de Firozpoor.

Il y en avait un autre du même genre en Caramanie, sur un promontoire s'avançant dans le golfe Persique, près du port (*Alexandri Portus*) où séjourna pendant vingt-quatre jours Néarque, le commandant de la flotte macédonienne. Ce port était sur le bord occidental de l'Indus, près de son embouchure, dans la Gédrosie, pays des Arabites, qui forme aujourd'hui une petite province du Béloutchistan.

Enfin, un troisième monument du même genre s'élevait dans la Marmarique (royaume de Tripoli), non loin du temple de Jupiter Ammon, que le héros macédonien était allé visiter.

ALEXANDRIA, ville de l'Amérique, dans l'Etat de Virginie; 10,000 hab. Elle a un bon port sur le Potomac. A peu de distance se trouve Mount-Vernon, qui fut la résidence de Washington.

ALEXANDRY (baron D'ORENGIANI D'), homme politique français, d'origine italienne, né en 1812. Il possède de grandes propriétés dans la Savoie. Après l'annexion de ce pays à la France en 1860, il fut nommé maire de Chambéry et se signala, à partir de ce moment, comme un enthousiaste admirateur de l'Empire. Lors du plébiscite de mai 1870, il adressa aux habitants de Chambéry une proclamation pour les presser de voter en faveur du détestable gouvernement que subissait alors la France. On y lisait ces mots, qui montrent combien M. d'Alexandry manquait de perspicacité politique : « En votant *oui*, disait-il, on assure au pays le calme dont il a besoin. Si, cédant à de *funestes* influences, on s'abstient ou si on laisse tomber dans l'urne un vote négatif, on expose la France aux chances d'une révolution ou d'une réaction... Vous prouverez par votre conduite que vous êtes les dignes fils de l'antique Savoie, qui a toujours eu pour devise l'honneur et le devoir. » Comme on le voit, aux yeux de M. d'Alexandry, l'honneur et le devoir consistaient à appuyer le pouvoir issu du guet-apens du 2 décembre, des fusillades et des proscriptions, le pouvoir qui avait été la démoralisation même. Il était maire de Villard-Héry et membre du conseil général de la Savoie lorsqu'il posa sa candidature dans ce département, lors des élections sénatoriales du 30 janvier 1876. « Catholique avec l'Eglise, dit-il dans sa profession de foi, je la défendrai toujours comme gardienne des principes immuables qui seuls élèvent l'homme, assurent la grandeur et la prospérité d'une nation. En politique, je suis Français avant tout; c'est vous dire que, dans la mise en pratique des lois constitutionnelles, je soutiendrai le gouvernement du maréchal de Mac-Mahon, qui, en satisfaisant les aspirations légitimes de la nation, garantit l'ordre, le respect de la religion, de la famille, de la propriété, tout en combattant énergiquement les principes révolutionnaires. » M. d'Alexandry fut nommé sénateur. Chaud clérical et bonapartiste, il est allé siéger au Sénat parmi les membres de la réaction, avec qui il a voté pour le maintien des jurys mixtes, contre la loi des maires, etc.

ALEXIARE, fils d'Hercule et d'Hébé, déesse de la jeunesse, et frère d'Anicétus.

ALEXIEN s. m. (a-lè-ksi-ain). Hist. relig. Religieux de l'ordre de Saint-Alexis.

— **Encycl.** La congrégation des *alexiens*, fondée dans le but de soigner les malades, prit naissance au commencement du XIVe siècle, au moment où la peste noire ravageait une partie de l'Europe. Les *alexiens*, qui tiraient leur nom de saint Alexis, leur patron, se répandirent surtout en Belgique et dans la basse Allemagne. On les nommait aussi *cellites* (latin *cella*, tombe) et quelquefois *lollards*, nom attribué aussi aux wicléfistes. Il y eut également des congrégations de sœurs *alexiennes* ou *cellites*, fondées dans le même but. Toutes ces sociétés ont disparu presque entièrement; quelques traces seulement en subsistent en Belgique, à Cologne et à Aix-la-Chapelle.

ALEXINATZ, ville frontière de la principauté de Serbie (Turquie d'Europe), à 32 kilom. de Nisch, sur la route de Belgrade à Constantinople; 3,950 hab. Lazaret; dernière station du télégraphe électrique (prolongation de la ligne autrichienne). Cette ville assez importante, située dans une région très-ondulée, a vivement excité l'attention publique depuis que la Serbie, s'insurgeant contre la souveraineté de la Turquie, a recouru aux armes pour se rendre indépendante. C'est dans son voisinage que, après plusieurs combats partiels, une bataille importante fut livrée le 1er septembre 1876 entre les troupes serbes, commandées par le général Tchernaïef, et l'armée turque, ayant pour général en chef Abd-ul-Kérim. Les Serbes furent vaincus; cependant Alexinatz prolongea quelque temps encore la résistance. Elle fut prise d'assaut par les Turcs le 31 octobre 1876.

ALEXINUS, philosophe grec de l'école de Mégare, au IVe siècle av. J.-C. Il était né en Elide, et il avait eu pour maître Eubulidas. Il attaqua Aristote et la doctrine des stoïciens. Il eut la prétention de fonder une secte, qui fut nommée secte des olympiques, parce qu'il en enseignait les principes à Olympie; mais, comme cette ville était très-malsaine et qu'il y régnait une maladie dangereuse, il perdit bientôt tous ses élèves. En se baignant dans l'Alcée, il fut blessé par la pointe d'un roseau, et il en mourut.

ALEXIS, poëte comique grec, mort vers 290 av. J.-C. Il était né à Thurium, en Lucanie, et il vint dès sa jeunesse à Athènes, où ses comédies furent jouées avec succès. Suidas dit qu'il fut le maître de Ménandre et qu'il composa deux cent quarante-cinq pièces, dont il ne nous reste que de courts fragments.

ALEXIS ou **ALEXIUS Ier COMNÈNE**, empereur de Trébizonde, né vers 1180, mort en 1222. Il échappa aux cruautés d'Isaac II, qui avait résolu de détruire toute la race des Comnènes. A l'époque où les Latins prirent Constantinople, en 1204, Alexis et son frère David levèrent une armée parmi les Grecs mécontents. Alexis prit Trébizonde et d'autres villes, pendant que son frère s'emparait de Sinope et poussait ses conquêtes jusqu'à Constantinople, et bientôt le premier prit le titre d'*autocrator* ou d'empereur. Son règne fut troublé par des guerres continuelles avec les Turcs et avec Théodore Lascaris. Il fut contraint de céder une partie de ses possessions au sultan d'Iconium, et il ne régna plus que sur les pays situés près des rivages de la mer Noire.

ALEXIS ou **ALEXIUS DRAGON COMNÈNE**, général, né à Péra vers 1553, mort à Paris en 1619. Il appartenait à la famille impériale des Comnènes, et, après avoir servi le duc de Savoie, la république de Venise et le pape, il vint en France, où Catherine de Médicis lui donna le commandement d'un corps de cavalerie. Il fut ensuite nommé gouverneur du Perche.

ALEXIS (le faux), imposteur qui, en 1191, sous le règne d'Isaac l'Ange, se présenta comme étant le fils d'Alexis II. Il réussit à faire un assez grand nombre de dupes, puisqu'il put rassembler une armée de 8,000 hommes et se faire proclamer empereur. Mais comme ses soldats, qui étaient mahométans pour la plupart, commirent beaucoup de profanations dans les églises, un prêtre l'assassina pendant son sommeil.

ALEXIS (DEL ARCO), peintre espagnol, né à Madrid en 1625, mort dans la même ville en 1700. Il est également connu sous le nom d'**El Sordillo de Pereda**, surnom qu'on lui donna parce qu'il était sourd-muet et avait eu pour maître Pereda. Cet artiste se fit surtout remarquer par les portraits qu'il exécuta; il fut dessinateur habile et bon coloriste; il peignit quelques tableaux d'église pour sa ville natale, notamment une *Assomption* et une *Conception*, dont on fait le plus grand éloge. L'église San-Salvador de Madrid possède de lui une *Sainte Thérèse*.

Alexis ou **l'Erreur d'un bon père**, opéra-comique en un acte, paroles de Marsollier, musique de Dalayrac; représenté aux Italiens le 24 janvier 1798. Alexis, maltraité par une belle-mère, a quitté fort jeune la maison pa-

ternelle. Sept années se sont écoulées. Il y revient comme neveu du jardinier. Sa belle-mère est morte; son père, qui croit qu'Alexis n'est plus de ce monde, a adopté une jeune orpheline. Il s'intéresse à l'inconnu, lui fait raconter son histoire et s'emploie pour le réconcilier avec sa famille. Il écrit même une lettre sous la dictée de son fils; quand il s'agit d'y mettre l'adresse, tout se découvre : Alexis tombe dans les bras de son père, qui lui rend toute son affection et lui donne la main de la jeune orpheline. Il n'en fallait pas davantage pour émouvoir le parterre et inspirer au sensible Dalayrac de petits airs gracieux et tendres.

* **ALFA** s. m. — **Encycl.** Le produit connu sous le double nom de *spart*, qui nous vient d'Espagne, et d'*alfa*, qu'on lui donne en Algérie, n'est pas, comme on le croit assez généralement, une plante d'une espèce déterminée. Ces deux dénominations s'appliquent l'une et l'autre à un certain nombre de graminées ayant l'aspect extérieur des joncs et possédant, comme qualité commune, malgré leur forme très-grêle, une ténacité sans exemple peut-être dans les tiges des autres végétaux filiformes. L'*alfa* est depuis très-longtemps exploité en Espagne, et bien avant que le commerce général se préoccupât des avantages que peut offrir ce produit, Marseille et une grande partie du midi de la France étaient inondées des envois de la Péninsule. On employait et l'on emploie encore dans ces pays un grand nombre d'ouvrages de sparterie, et notamment des paniers d'une grande commodité et d'une durée tout à fait exceptionnelle. L'Espagne, qui expédie aujourd'hui ses sparts dans presque toutes les parties de l'Europe, a pour principaux centres de production et d'exploitation Alicante, Santa-Pola, Carthagène, Las Aguilas et Almérie. Ces villes ne se bornent pas, comme autrefois, à expédier leurs produits bruts; ils font subir au spart un rouissage complet et le transforment en filets, en paniers, en cordages, en chapeaux, en chaussures, en nattes surtout avec lesquelles on confectionne des ouvrages très-divers. Pour les ouvrages de luxe, on donne à la matière des teintes très-variées et très-solides. La fabrication du papier de spart, qui paraît appelée à prendre une très-grande extension, est à peine établie en Espagne et n'y a pas encore donné de résultats importants. Le crin végétal, qu'on fabrique avec le spart à Las Aguilas, est de bonne qualité et d'un prix très-minime. Le spart en nature, tous frais compris, vaut à Bordeaux environ 14 fr. 50 les 100 kilogr. Pour la fabrication du papier, qui deviendra probablement la principale application de l'*alfa*, des expériences sérieuses font espérer un rendement supérieur à celui du chiffon lui-même, puisque l'*alfa* donnerait 73,50 pour 100 de fibres à papier. La dureté relative du papier d'*alfa* serait le seul obstacle à l'extension de cette intéressante fabrication; mais les spécialistes sont généralement d'avis que cet obstacle n'est pas invincible.

Si le développement prévu de la culture de l'*alfa* se réalise, cette culture constituera pour notre colonie d'Afrique une importante ressource, car l'*alfa* occupe, en Algérie, d'immenses étendues de terrain et y croît avec une vigueur inouïe dans les lieux mêmes où toute autre végétation est rendue impossible par l'aridité du sol et l'élévation de la température. Le Sahara et le Tell sont, par endroits, couverts de véritables et immenses prairies d'*alfa*. L'exploitation de ce produit, longtemps négligée en Afrique, a acquis une véritable importance dans les environs d'Arzew. Une fabrique de papier d'*alfa* a été établie dans la Mitidja. V. SPART, au tome XIV.

ALFADER, le plus grand et le plus ancien des dieux, dans la mythologie scandinave.

ALFANI, nom patronymique de deux peintres italiens du XVIe siècle, Domenico di Paris Alfani et Orazio di Domenico Alfani. V. PARIS-ALFANI, au tome XII.

ALFAQUI s. m. (al-fa-ki). Nom que portent les prêtres maures et les docteurs de la loi musulmane.

ALFAR ou **ALFS.** V. ELFES, au tome VII.

Alfarache (GUZMAN D'), roman. V. GUZMAN.

ALFARO, ville d'Espagne, province et à 60 kilom. E.-S. de Logroño; 5,200 hab. Cette ville, très-ancienne, a joué dans le passé un rôle important; c'était une des clefs du royaume de Navarre. Quoique bien déchue, il y reste encore des témoignages de sa splendeur passée : des rues larges, propres, bien pavées et six places spacieuses.

ALFATAH ou **ALFATH-IBN-KHAKAN**, historien et biographe arabe, né à Séville, mort à Maroc en 1134. Il séjourna quelque temps à la cour d'Ali-ibn-Yousouf et fut mis à mort par ordre du sultan de Maroc. Il composa une biographie des musulmans célèbres et des poëtes arabes de l'Espagne, qu'il intitula : *Lieu de récréation pour les yeux*, et dont il fit ensuite un abrégé sous le titre de *Kalayid*.

ALFELD, ville d'Allemagne (Hanovre), sur la Leine; 2,400 hab.

ALFENUS VARUS, jurisconsulte romain, qui était célèbre vers l'an 754 de Rome. Il naquit à Crémone, d'un père cordonnier. Il quitta cette ville, jeune encore, et vint étudier à Rome sous la direction de Servius Sulpicius. Il se fit bientôt remarquer par son assiduité au travail, la pureté de ses mœurs, et devint le meilleur élève de Sulpicius. C'est à lui qu'on doit les premières collections de droit civil, auxquelles il donna le nom de *Digestes*. Ses contemporains l'avaient en grande estime et ses funérailles furent faites aux frais de la république.

ALFEZ (Isaac-Berabbi-Jacob), rabbin juif, né près de Fez en 1013, mort en Espagne en 1103. A l'âge de soixante-quinze ans, il composa un ouvrage connu sous le titre de *Petit Talmud*, dont on a fait un grand nombre d'éditions.

ALFHEIM, dans la mythologie scandinave, la ville céleste, séjour du dieu Frey. C'est là qu'habitent les génies lumineux, les *lios-alfar* (esprits lumineux). V. ELFES, au tome VII.

ALFIERI (Benoît-Innocent, comte), architecte italien, né à Rome en 1700, mort à Turin en 1767. Tout en exerçant la profession d'avocat à Asti, il se chargea de faire construire un clocher pour l'église de Sainte-Anne, puis il traça le plan d'un beau palais qui fut élevé sur la place d'Alexandrie. Ensuite Charles-Emmanuel III le chargea de construire l'Opéra de Turin. On lui doit encore plusieurs palais de Turin, la façade de Saint-Pierre à Genève, l'église de Carignan, la tour de Sainte-Anne à Asti, etc.

ALFIROUZABADI, historien et lexicographe arabe, né à Karezoun en 1328, mort à Zébid en 1414. Sa famille était originaire de Firouzabad, d'où vient le nom sous lequel il est connu; mais il s'appelait en réalité **Abou-Taher-Mohammed-ibn-Yacoub.** Il composa un dictionnaire arabe intitulé le *Kamous* et qui a servi à Antoine Giggei pour faire son dictionnaire arabe-latin. On doit encore à Alfirouzabadi une *Histoire d'Ispahan*.

ALFONSE, orthographe donnée quelquefois au nom ALPHONSE, qui appartient à un grand nombre de personnages. V. ALPHONSE, au tome Ier et au *Supplément*.

ALFORD (Michel), jésuite et historien anglais, né à Londres en 1582, mort à Saint-Omer en 1652. On le désigne quelquefois sous les noms de **Flood** et de **Grifyth.** Après avoir rempli les fonctions de pénitencier à Rome et de recteur de la maison des jésuites à Gand, il fut envoyé à Londres; mais on l'arrêta au moment où il débarquait à Douvres et on le retint quelques jours en prison. Il alla ensuite remplir la mission dont on l'avait chargé dans la province de Lancastre, puis il retourna sur le continent. On lui doit les ouvrages suivants : *Vie de saint Winefrid, traduite du latin*, sous le nom de Jean Flood; *Britannia illustrata, sive Lucii, Helenæ, Constantini patria et fides* (Anvers, 1641); *Annales ecclesiastici et civiles Britannorum, etc.* (Liége, 1663, 4 vol.).

ALFORD (Henry), poëte et érudit anglais, né à Londres en 1810. Il fit ses études à l'université de Cambridge, puis s'occupa de théologie, devint pasteur de l'Eglise anglicane et alla remplir des fonctions pastorales dans le comté de Leicester (1835). Par la suite, il est devenu successivement professeur d'humanités à Cambridge, examinateur de philosophie à l'université de Londres, pasteur de la chapelle de Quebec-Street, dans cette ville (1853), et doyen de la cathédrale de Canterbury (1858). M. Alford s'est fait connaître comme un prédicateur distingué et comme un écrivain de talent. Outre un grand nombre d'articles publiés dans divers recueils, des mémoires et des sermons, on lui doit : *Poëmes et fragments poétiques* (Cambridge, 1831); l'*Ecole du cœur* (1835, 2 vol.), poëme souvent réédité; les *Poëtes de la Grèce* (1841); des éditions du texte grec de l'*Ancien Testament* (1844) et du *Nouveau Testament* (1853), avec des notes, etc.

ALFRED II, roi d'Angleterre de la dynastie saxonne, suivant quelques auteurs. Il descendait d'Alfred le Grand et était fils du roi Ethelred II. Il vint en Angleterre vers 1042, après la mort du fils et du petit-fils de Canut le Grand. Parti de Normandie avec une flotte de 50 voiles, il se prépara à faire valoir ses droits à la couronne; mais le comte Godwin, ministre et beau-frère du monarque qui venait de mourir, s'était fait proclamer régent du royaume et avait désigné comme roi Edouard, prince faible et débonnaire, sous le nom duquel il comptait régner. Alfred fut assassiné, et son compétiteur, soutenu par Godwin, monta sur le trône.

ALFRIC, **ÆLFRIC** ou **ELFRIC**, surnommé **Abbas** et **Grammaticus**, écrivain anglo-saxon de la seconde moitié du Xe siècle. On croit qu'il fut abbé de Saint-Albans et de Cerne, dans le Dorsetshire, et qu'il fut pendant très-peu de temps évêque de Viltac, aujourd'hui Salisbury. Il composa plusieurs ouvrages religieux en anglo-saxon, une grammaire et un glossaire anglo-saxons, un manuel d'astronomie, etc.

ALFRIDARIE s. f. (al-fri-da-rî). Astrol. Science par laquelle on donne successivement le gouvernement de la vie à chaque planète pendant un certain nombre d'années.

ALGAZZALI, philosophe arabe, né en Perse, où son père était marchand de toiles de coton, d'où lui vint son nom, car *gazzal* en arabe signifie coton. Il fut chargé de diriger l'école de Bagdad, quitta cet emploi pour faire le pèlerinage de La Mecque et revint fonder un collége à Visapour. Il fut un des chefs de la secte des *ascharites* ou orthodoxes, et il composa un grand nombre d'ouvrages, dont les plus importants sont : *Mahassid al Falasifa* ou la *Tendance des philosophes;* il y traite de la logique, de la physique et de la métaphysique; *Tehafat al Falasifa* ou la *Destruction des philosophes*.

ALGÉBAR s. m. (al-jé-bar). Nom arabe de la constellation d'Orion.

ALGECIRAS. V. ALGESIRAS au *Grand Dictionnaire* (t. Ier, page 200).

ALGÉDI s. m. (al-jé-di). Nom arabe d'une étoile de la constellation du Capricorne.

ALGEMESI, ville d'Espagne, province et à 32 kilom. de Valence, à 458 kilom. de Madrid par le chemin de fer, à 3 kilom. de la rive gauche du Jucar; 4,500 hab.

ALGENIB s. m. (al-jé-nib). Nom arabe d'une étoile de la constellation de Pégase.

* **ALGER.** — Le siége épiscopal d'Alger (suffragant d'Aix), créé en 1838, a été érigé en archevêché le 9 janvier 1867. Les suffragants de l'archevêque d'Alger sont les évêques de Constantine et d'Oran. La population d'Alger s'élève aujourd'hui à 52,706 hab. Cette ville compte 18,210 citoyens français; 7,098 juifs naturalisés par le décret du 24 octobre 1870, 11,013 indigènes musulmans sujets français et 16,379 étrangers. Son enceinte bastionnée est protégée par les forts Babazoun, de Vingt-Quatre-Heures, Matifou, de l'Eau, des Anglais, de Pescade et surtout par le fort National, ci-devant fort de l'Empereur. V. ALGÉRIE, ci-après.

* **ALGÉRIE.** — *Histoire.* Nous avons dit, au tome Ier du *Grand Dictionnaire* (v. ALGER, ALGÉRIE), comment la France, outragée dans la personne de son représentant, fut, en 1830, amenée à s'emparer des Etats barbaresques, et nous avons, pas à pas, suivi l'armée française depuis son débarquement à Sidi-Ferruch jusqu'en 1857, époque à laquelle le maréchal Randon soumit définitivement la Kabylie, ce dernier rempart de la résistance. Depuis, et bien que notre conquête n'ait pas été en péril, de nouvelles insurrections ont éclaté sur divers points. En 1859, une expédition au Maroc du général Martimprey nous a coûté, sans résultats, plusieurs milliers d'hommes. En 1864, une querelle avec les tribus de marabouts de l'extrême sud a causé un soulèvement sur le Tell oranais et dans la partie méridionale de la province d'Alger. Plus heureux qu'habiles, nous sommes restés maîtres d'une situation compromise par des gouverneurs inexpérimentés, et, jusqu'en 1870, les Arabes, réduits à la famine par suite de l'incurie et de l'ignorance de l'administration, se sont contentés de mourir de faim pour la plus grande gloire des bureaux arabes et du régime militaire. Arrive 1870. A l'annonce de nos désastres, des tribus nomades, depuis longues années refoulées au delà de nos frontières du Sud, s'enhardissent jusqu'à faire irruption sur notre territoire et cherchent à recommencer la lutte. Elles sont repoussées. Mais ce mouvement a pour résultat de montrer les faibles ressources dont nous disposons dans la colonie. Le dernier régiment est appelé d'Afrique à l'armée de Chanzy. En face des indigènes, nous n'avons plus, pour maintenir l'ordre, que des mobiles et des mobilisés sans instruction et sans armes, et ce sont les hommes sur lesquels nous croyions pouvoir compter le plus qui se révoltent.

L'insurrection débuta par une mutinerie des spahis d'Aïn-Guettar, qui refusèrent de partir pour la France et regagnèrent leurs tribus. Ce fut le signal. Aussitôt diverses tribus de l'Est se soulevèrent. Souk-Ahrras et El-Milia furent bloqués. L'agitation gagna même le cercle de Tebessa. Cette fois encore nous réussissons à réprimer l'agitation, et tout semble rentrer dans l'ordre; mais ce n'était qu'une accalmie, et l'insurrection recommença bientôt, organisée, puissante.

Le 15 mars 1871, à la voix de Mokrani, bach-aga de la Medjana, la révolte éclate en même temps dans les deux provinces d'Alger et de Constantine, et elle se répand comme une traînée de poudre dans la Kabylie tout entière. Le vieux marabout El-Haddah se range sous le drapeau de Mokrani, et la lutte prend dès lors un caractère essentiellement religieux. A peine avait-on eu le temps, à Alger, de réunir quelques bataillons, que les Kabyles menaçaient déjà la plaine de la Mitidja; mais un engagement qui eut lieu le 22 avril nous donna l'avantage, et 2,000 hommes bien commandés mirent en fuite les indigènes. Ce succès inespéré donna au général Lallemand le temps de réunir quelques forces, avec lesquelles il débloqua successivement Tizi-Ozou et Dellys, pacifia la vallée de l'Oued-Sibaoun et reconquit les hauteurs du Jurjura. En même temps, des colonnes moins importantes, opérant sur le flanc droit, délivraient Beni-Mansour, livraient à l'Oued-Soufflat un brillant combat dans lequel fut tué le bach-aga Mokrani, promoteur et chef de l'insurrection, dégageaient Dra-el-Mizan, amenaient la soumission complète de l'Oued-Sahel et du versant sud des montagnes, et venaient, le 24 juin, se réunir à la colonne Lallemand pour débloquer Fort-National et écraser l'insurrection kabyle.

Après ce combat, qui fut une véritable bataille, on croyait la révolte vaincue, quand un soulèvement considérable éclata dans l'ouest de la province d'Alger, chez les Beni-Menasser. En un seul jour, Cherchell était bloqué, une partie de la plaine dévastée et la ligne du chemin de fer comprise entre Adelia et Bou-Medfa sérieusement menacée. Grâce cependant à l'activité déployée par deux colonnes envoyées contre les rebelles, Cherchell et les villages furent débloqués en quelques jours et presque sans engagement. Mais on déposait à peine les armes qu'il fallut les reprendre. Dans la province de Constantine, Si-Aziz, fils du cheik El-Haddah, et le caïd d'Aïn-Tayrount levaient l'étendard de la révolte. Dans quelques jours, elle s'étendit aux cercles de Bousaâda, Bou-Arreridj, Bougie, Sétif, Djidjelli et Batna. Six colonnes mobiles, parties de points opposés, marchèrent contre les insurgés, les poussèrent devant elles, les écrasèrent dans diverses rencontres et finirent par les acculer au Bou-Taleb, où fut livré le dernier et le plus sanglant combat de la campagne. La Kabylie orientale était domptée; mais, dans l'extrême sud, Bou-Choucha s'était emparé de Tougourth, et les Mokran, conduits par Bou-Mezrag, frère et successeur du bach-aga Mokrani, étaient allés l'y rejoindre. Le général de Lacroix, envoyé à leur poursuite, arrive à Tougourth à la fin de décembre, se porte aussitôt à Ouargla, où les Oulad-Mokran s'étaient réfugiés, met en fuite le cheik, disperse ses partisans et s'empare de Bou-Mezrag. Ainsi s'éteignit cette insurrection dans laquelle plusieurs familles de colons ont été assassinées, où Chassaing, le tueur de lions, a péri, et qui laissera dans les annales de l'Algérie un long et sanglant souvenir.

Pour ne rien omettre, mentionnons une tentative de révolte qui a éclaté en avril 1876 au sud de Biskra, à la suite des prédications d'un derviche du nom de Ben-Ayech. Le général Carteret, loin d'imiter ses prédécesseurs, s'est porté dès les premiers jours sur les lieux, et, dans la matinée du 11 avril, il a eu raison de cette velléité de soulèvement. Espérons que, grâce au nouveau régime inauguré par le décret du 24 octobre 1870, nous ne verrons plus se renouveler ces prises d'armes, dont on n'a peut-être pas assez cherché les causes. Les bureaux arabes supprimés et la part de droits et de devoirs également faite aux indigènes et aux Européens, la colonie, jusqu'ici si onéreuse pour la métropole, pourra enfin vivre de sa propre vie et jouir d'une prospérité qu'elle n'a pas encore connue.

—*Administration.* Jusqu'aux derniers temps de l'Empire, et sauf une expérience de quelques mois tentée en 1858, l'Algérie a été, depuis sa conquête, placée sous la direction d'un gouverneur général omnipotent. Dans chaque province, l'administration du territoire civil et du territoire militaire était confiée à un général de division, qui prenait le titre de général commandant la province. C'était le régime du sabre, et le préfet chargé d'administrer le territoire civil était le très-humble subordonné, comme le vassal du général commandant, et s'il avait sous ses ordres les différents services civils et financiers, il ne surveillait ces services qu'en vertu d'une délégation de l'autorité militaire. Cette subordination des préfets aux généraux avait soulevé de vives réclamations, qui s'étaient manifestées à plusieurs reprises par des pétitions collectives d'abord, ensuite dans le cours de l'enquête dirigée en 1867 par M. le comte Le Hon. Pour donner satisfaction à cet égard à l'opinion publique, un décret du 31 mai 1870 décida que les préfets exerceraient dans les départements la plénitude des pouvoirs administratifs et correspondraient directement avec le gouverneur général sans relever d'aucune autorité. Les pouvoirs administratifs des généraux commandant les provinces étaient limités aux territoires militaires, et ces généraux devaient exercer désormais, dans ces territoires, toutes les attributions dévolues à l'autorité préfectorale. C'était maintenir plus que jamais cette distinction du territoire civil et du territoire militaire, source de tant de conflits et cause première de tous les abus révélés par l'enquête de 1867.

L'attention du gouvernement de la Défense nationale fut appelée sur cette situation; le 24 octobre 1870, il fut décrété que les trois départements de l'Algérie constitueraient à l'avenir un seul et même territoire, mais il fut ajouté que « néanmoins, jusqu'à ce qu'il en eût été décidé autrement, les populations européennes et indigènes établies dans les territoires dits actuellement *territoires militaires* continueraient à être administrées par l'autorité militaire. » C'était une réserve commandée peut-être par les circonstances, mais une réserve fâcheuse. Il fallait une solution radicale. On ne sut pas ou on ne put pas la prendre. Cette indécision donna de nouvelles audaces aux partisans de l'ancien système, et, depuis ce décret du 24 octobre, leur influence se retrouve dans toutes les tentatives, qui toutes avortent. En vain, un décret du 24 décembre 1870 décida que dans toute l'étendue du Tell, c'est-à-dire